

MEMOIRE DE STRATEGIE

Du LCL SERRA DIV B Gr 7



QUE RESTE -IL DE LA PENSEE DE CLAUSEWITZ DANS LES STRATEGIES DE DISSUASION NUCLEAIRE ?

MARS 1998

SOMMAIRE

-

INTRODUCTION

**LES PRINCIPES DE LA GUERRE : DE CLAUSEWITZ A L'ERE
NUCLEAIRE**

PRINCIPE DE CONCENTRATION DES FORCES

Maximisation de la puissance de feu

Notion d'arme absolue

PRINCIPE D'ECONOMIE DES MOYENS

Maintien de la capacité opérationnelle

De la suffisance à l'hypersuffisance

PRINCIPE DE SURPRISE

La dissuasion dans un temps figé

La dynamique de l'escalade

PRINCIPE DE SURETE PAR LA DEFENSE

Crédibilité des moyens

Montages psychologiques

Subordination du militaire à l'entendement politique

La stratégie de dissuasion : limitation de la guerre

DE LA DISSUASION DU FAIBLE AU FORT A CELLE DU FORT AU FAIBLE

LA DISSUASION DU FAIBLE AU FORT

VERS UNE STRATEGIE DU FORT AU FAIBLE

Vers un équilibre entre action et dissuasion

Vers une dissuasion " tous azimuts " avec d'autres moyens

Vers une stratégie d'interdiction indirecte

CONCLUSION

QUE RESTE T-IL DE LA PENSEE DE CLAUSEWITZ DANS LES STRATEGIES DE DISSUASION ?

INTRODUCTION

D'une manière abusive, on a souvent soutenu que l'art de la Grande guerre avait été déclassé par l'apparition de l'arme nucléaire. Sur les plans opératif et tactique, cela est évident tant est grande la disparité des matériels et les variations conceptuelles qui en résultent.

Sur le plan stratégique, l'arme atomique et l'utilisation du domaine spatial ont-ils détruit dans leurs fondements les vieux principes de la guerre notamment ceux énoncés par Clausewitz à l'époque de Napoléon ? Les conceptions du maître prussien sont-elles toujours valides en dépit des transformations économiques, politiques et techniques survenues depuis presque deux siècles ?

Beaucoup de penseurs ont disserté sur la valeur de ces principes de guerre : sont-ils spécifiques aux guerres de conquêtes, aux batailles continentales comme celles conduites par Napoléon, Frédéric II ou Foch ?

Constituent-ils des orientations, des directives de pensée ou plutôt des axiomes plus formalisés ?

Certes, leur définition est malaisée mais pratiquement tous les auteurs reconnaissent leur influence.

On peut remarquer que l'arme nucléaire a fait subir aux plus importants d'entre eux, dégagés de l'étude de l'oeuvre de Clausewitz " De la guerre ", de subtiles distorsions ou de spectaculaires inversions.

L'objet de ce mémoire est de définir ce que sont devenus à l'ère nucléaire, les principes fondamentaux de la guerre chez Clausewitz.

Les principes de concentration des forces, d'économie des moyens, de surprise ou encore de sûreté et de subordination du militaire au pouvoir politique se sont transposés ou inversés dans la stratégie de dissuasion élaborée au cours de la guerre " froide " et dont les trois fondements sont : l'accumulation de puissance destructrice, l'initiative reportée indéfiniment dans le temps et la crédibilité.

Il convient de s'interroger aussi sur l'évolution prévisible des stratégies de dissuasion de l'après guerre froide. où la menace de guerre totale disparaît tandis qu'apparaît celle de la prolifération d'armes de destruction massive, et sur ce qu'il peut rester alors de la pensée de Clausewitz.

* * * *

* * *

LES PRINCIPES DE LA GUERRE : DE CLAUSEWITZ A L'ERE NUCLEAIRE

A la charnière du 18ème et 19ème siècle, Clausewitz observe les bouleversements du monde et en particulier celui de la guerre. Pour le maître prussien, la loi naturelle de la guerre est de monter aux extrêmes. Dans son oeuvre " De la Guerre ", il extrait la stratégie du cadre purement militaire et souligne que la guerre totale intègre les

populations - armées ou non - la politique et l'économie. Il explique surtout que les buts militaires dans la guerre sont étroitement soumis aux buts politiques de la guerre. L'objectif d'anéantissement et la suprématie de la volonté politique sur l'instrument militaire sont les deux idées maîtresses de sa pensée.

Il aura fallu près de deux siècles d'épreuves et l'explosion de l'arme nucléaire pour que la guerre apparaisse dans sa forme totale et dévastatrice.

A l'ère nucléaire, pendant la confrontation des deux blocs, les principes de concentration des forces et d'économie des moyens, énoncés par Clausewitz, restent valides et se sont même transposés en principe d'accumulation de puissance destructrice et de suffisance voire d'hypersuffisance.

PRINCIPE DE CONCENTRATION DES FORCES

" Toutes les forces disponibles qui visent un but stratégique doivent y être consacrées en même temps, et cette utilisation sera d'autant plus parfaite que tout sera comprimé en une seule action et en un seul moment ". (1)

Ce principe énoncé par Clausewitz reste, à l'ère nucléaire, non seulement valide mais peut même se transposer en un principe d'accumulation de capacité destructrice.

Maximisation de la puissance de feu

Pendant la deuxième moitié du 20^{ème} siècle, les états scientifiques, industriels et détenteurs de l'arme nucléaire ont accumulé matière fissile et puissance explosive à l'instar des Etats-Unis, de l'URSS et dans une moindre mesure, la France, la Grande-Bretagne et la Chine. Il fallait se préparer à une éventuelle guerre nucléaire.

Mais qu'est la menace de guerre nucléaire dans son essence ?

C'est d'abord la préparation d'une bataille d'anéantissement d'une puissance sans précédent. C'est ensuite une manoeuvre pour préparer cette bataille et y survivre.

L'enjeu pour chacun est donc de détenir une forte capacité de destruction instantanée, projetable sur de grandes distances et peu vulnérable.

L'accumulation de puissance exprime à la fois le pouvoir destructeur que possède chacun et un degré de protection garanti, puisque la seule parade à l'arme nucléaire

repose sur un pouvoir de destruction de même nature que son adversaire. L'unité de mesure étant " Hiroshima " -soit vingt kilotonnes- chaque nation reconnue nucléaire a une capacité de destruction de milliers, voire de dizaines de milliers de fois " Hiroshima " c'est à dire de dizaines de millions de morts.

La maximisation de la puissance de feu induite par l'arme atomique, arme terriblement destructrice et imparable, entraîne la notion d'arme absolue.

Notion d'arme absolue

En effet, après les deux bombardements sur Hiroshima et Nagasaki, faisant respectivement 120.000 et 40.000 morts en quelques minutes, les doctrines et les medias ont intégré son caractère de destruction gigantesque et instantanée, à l'image de la Doomsday machine : machine du Jugement dernier qui pourrait détruire la planète entière.

Ainsi, la menace permanente d'une apocalypse nucléaire sur l'humanité a été pendant près d'un demi siècle le facteur de stabilisation du partage du monde après Yalta entre les deux superpuissances de l'après-guerre, les Etats-Unis et l'Union Soviétique.

Pourtant, l'accroissement de la puissance destructrice, à la mesure du progrès des productions, des technologies et de la croissance des populations n'a jamais été le signe de l'impossibilité d'engager des guerres, même nucléaires.

Rappelons l'affirmation de Clausewitz : " la plus haute stratégie est celle des moyens "(2). Il est essentiel de comprendre que les moyens nouveaux, quels qu'ils soient, suscitent la stratégie convenable, justement parce qu'ils ne sont que des moyens. C'est la fin, orientant la stratégie, qui décide de leur emploi.

Les stratégies nucléaires des deux camps consistent donc à envisager une attaque adverse et à y préparer la riposte sur des objectifs civils et militaires choisis au préalable. Cela nous rappelle d'ailleurs, la trinité Clausewitzienne des cibles : " forces vives, forces mortes et forces morales ".

L'idée que l'arme nucléaire soit devenue une arme absolue dont l'emploi puisse être envisagé a conduit à une course effrénée aux armements. Cela se traduit donc par une accumulation instantanée de puissance destructrice, transposition du principe fondamental de concentrations des forces, cher à Clausewitz.

On peut maintenant s'interroger sur ce que devient le principe d'économie des moyens à l'ère nucléaire.

PRINCIPE D'ECONOMIE DES MOYENS

Clausewitz écrivait : " Si l'on veut battre l'adversaire, il faut proportionner l'effort à sa force de résistance. Celle-ci est le produit de deux facteurs inséparables : l'étendue des moyens dont il dispose et la force de sa volonté ".⁽³⁾

Il s'agit donc de conserver une force de combat suffisante après les grands chocs destructeurs. Cette orientation s'est transposée dans les scénarios de dissuasion par l'idée du maintien de la capacité opérationnelle après l'échange des premières frappes.

Maintien de la capacité opérationnelle

Dans la guerre, dont le but rappelé par le maître prussien est la destruction de l'ennemi, il faut faire perdre à celui-ci tout contrôle sur ses forces armées et ses ressources, c'est à dire sur l'ensemble du pays. Le vaincu, dans ce cas, est celui qui perd le contrôle des événements, qui abandonne la partie parce qu'il ne la dirige plus et qui ainsi tombe à la merci de son adversaire.

L'ampleur des moyens dont disposent aujourd'hui les puissances nucléaires ne modifie pas cette relation dans son essence.

Les stratégies nucléaires sont toutes fondées, quelles qu'en soient les variantes, sur la probabilité qu'aura eue le vainqueur de conserver le contrôle de ses armes après le déclenchement du feu nucléaire. En somme, quelle que soit la puissance des armements, chacun des antagonistes pourrait engager les hostilités s'il estime pouvoir en conserver le contrôle jusqu'au bout, et il semble inévitable que l'un ou l'autre finisse par le perdre. Ce serait assurément sa fin.

Il s'agit donc pour chacun de conserver une capacité de deuxième frappe ou plus exactement de frappe en retour après la destruction d'une partie de son potentiel d'armes nucléaires à la suite de la première frappe de l'agresseur.

De la suffisance à " l'hypersuffisance "

Toutefois, proportionner l'effort à la force de résistance de l'ennemi entraîne irrémédiablement la recherche de la supériorité absolue. Il s'agit donc de conserver une capacité de troisième, quatrième frappe etc...

En effet, sur le plan stratégique, on peut concevoir l'utilisation offensive ou l'utilisation défensive des armes nucléaires. L'offensive consiste, comme dans l'esprit de Clausewitz, à frapper l'adversaire chez lui et en ce cas, la vieille règle de frapper en priorité les forces armées adverses s'applique : à la stratégie anti-cités, efficace mais grossière, s'est ajoutée la stratégie anti-forces. Le but offensif étant alors de frapper les forces nucléaires adverses, l'enjeu défensif est donc d'assurer la survie des forces stratégiques de représaille, en les multipliant sur terre et sous la mer. Il s'en suit donc un accroissement incessant du nombre de missiles et de leur précision sur l'objectif.

La crainte de l'attrition a entraîné " l'overkill " : c'est à dire le nombre de fois supérieur à la capacité nécessaire pour anéantir la population de l'adversaire. Ainsi, de l'autosuffisance, les superpuissances ont recherché l'hypersuffisance traduite pendant des années par une course aux armements.

On est passé du principe d'économie des forces à celui de la suffisance, puis à celui de la supériorité absolue (par nombre de vecteurs, de têtes nucléaires, mirvées, durcies, aux précisions accrues), à celle de surpuissance, de surabondance et de redondance dans la capacité totale de destruction.

On peut maintenant s'interroger sur la validité, à l'ère nucléaire, du principe de surprise énoncé par Clausewitz.

PRINCIPE DE SURPRISE ET PRIVILEGE DE L'ATTAQUE ?

Clausewitz écrivait que " la volonté générale d'atteindre une supériorité engendre une autre volonté, celle de la surprise de l'ennemi ".⁽⁴⁾

En somme, il s'agit de prendre sur l'ennemi une avance dans le temps et sur le théâtre par une action antérieure contrecarrant une éventuelle action adverse.

Le principe d'accumulation de puissance destructrice (concentration des forces) va à l'encontre de ce vieux principe de la surprise ou plus précisément, de l'initiative de l'action.

La dissuasion dans un temps figé

Si le temps et l'espace sont les matériaux de la stratégie, force est de constater que l'arme nucléaire les dissout. Elle abolit les frictions et renie l'art du stratège.

Clausewitz pensait que " si l'issue de la guerre dépendait d'une décision unique ou de plusieurs décisions simultanées, les préparatifs en vue de cette décision ou de ces décisions multiples devraient naturellement être poussés à l'extrême. "⁽⁵⁾ Ainsi, il entrevoyait ce que près de deux siècles plus tard, nous voyons : la possibilité du déclenchement instantané de la force totale et la nécessité de la veille nucléaire.

Dans la stratégie de dissuasion nucléaire, l'initiative opérationnelle fait place au report dans le temps : au non passage à l'opérationnel.

La dissuasion résulte du non-emploi des doctrines d'emploi des armes thermonucléaires. En effet, comment imaginer que la guerre nucléaire peut représenter une fin acceptable. L'enjeu ne vaudrait pas le risque et le privilège de l'attaque deviendrait beaucoup trop exorbitant. Aucun des belligérants majeurs ne peut espérer tirer unilatéralement avantage d'une victoire. De plus, il n'existe aujourd'hui aucune parade aux tirs de missiles, aux mouvements des satellites nécessaires pour la détection et l'alerte, ni même aux vents qui déplacent les nuages radioactifs. Toute initiative réussie de l'un entraînerait la destruction quasi simultanée de l'un et de l'autre.

Même une trop forte initiative unilatérale dans la technologie des systèmes d'armes entraînerait un déséquilibre qui menacerait le statu quo. Souvenons nous du projet de défense anti-missiles IDS (Initiative de Défense Stratégique) du Président Reagan qui, s'il avait abouti, aurait pu réintroduire l'intérêt de l'initiative opérationnelle. Cela pouvait se traduire par une attaque préventive russe avant que les progrès unilatéraux aient été utilisés. Soit par une attaque préemptive américaine les utilisant contre une défensive russe en partie déclassée.

Les fondements de la stratégie de dissuasion sont alors remis en cause, car la stratégie de dissuasion prime la stratégie d'action.

Comme l'a définie le général Beaufre " la dissuasion vise à empêcher une puissance adverse de prendre la décision d'employer les moyens coercitifs en lui faisant craindre l'emploi de moyens coercitifs existants".⁽⁶⁾

Entretenue au fur et à mesure des progrès technologiques, la parité entre les deux superpuissances sur les plans qualitatifs et quantitatifs en matière nucléaire, a entraîné une certaine stabilité et le statu quo territorial.

La dissuasion offre donc une situation figée où le facteur temps reste homogène. Seule, une crise grave entraînant une dynamique d'escalade accélérerait ce facteur temps.

La dynamique de l'escalade

En effet, la stabilité au niveau supérieur de la dissuasion peut s'accompagner de crises dont la dynamique des événements peut enclencher un processus d'escalade pouvant déboucher sur une guerre nucléaire non recherchée. En fait, la notion d'ascension de la violence aux extrêmes est ancienne. Elle a été formulée dès le 17^{ème} siècle par Pufendorf quand il écrivait : " je veux me faire raison à la pointe de l'épée, au risque de perdre au delà de ce que je prétends ". Plus tard Clausewitz a adhéré à cette logique tout en la tempérant par la considération des multiples " frictions " qui s'opposent en temps réel et en réal-politik à cette ascension de la guerre réelle vers la guerre absolue.

A l'ère nucléaire, les études stratégiques ont multiplié les scénarios décrivant cette accélération avec différentes échelles ou seuils successifs. Le franchissement de ceux-ci devrait entraîner un type de réplique : avertissement, semonce voire frappe effective.

Le temps de vitesse et d'intensité variable de l'escalade est significatif de la volonté respective des antagonistes. Il transpose et réduit en durée le phénomène classique souligné par Clausewitz, privilégiant le rôle de la volonté dans la dynamique de l'affrontement. Dans la guerre classique, le phénomène joue sur les forces morales par comparaison entre l'usure consécutive aux chocs et destruction et la capacité de reproduction. Dans l'escalade nucléaire, le phénomène joue par saturation psychologique : à partir de quel seuil franchi, de quel coup de semonce donné ou reçu, la volonté de poursuivre au risque de tout perdre s'enrayerait d'elle-même ?

Le principe de la surprise (ou de l'initiative de l'action) qui donne, selon Clausewitz, un avantage décisif n'est pas valide dans une stratégie de dissuasion nucléaire qui, par essence, reporte indéfiniment l'action dans le temps.

Se pose le troisième grand principe de la dissuasion, synthèse de l'accumulation de la capacité destructive et du report de l'action dans le temps : le maintien de la crédibilité. Celle-ci se déduit du principe de sûreté par la défense.

PRINCIPE DE SURETE PAR LA DEFENSE

Clausewitz écrivait : " Quel est l'objet de la défense ? Conserver. Il est plus facile de conserver que d'acquérir. "(7) Dans son esprit, si l'objectif n'a pas de visée positive, les moyens disponibles pour la défense sont utilisés au mieux et le résultat est d'autant plus sûr.

Au plan de la stratégie, la défensive n'est donc pas seulement l'état du plus faible. Elle est aussi celui de la puissance dominante. Le défenseur se bat pour son indépendance, il veut garder ce qui lui appartient et non prendre ce qui est à autrui.

Depuis, le mot défense a une portée qui dépasse la seule dimension militaire. L'irruption de ce mot dans le discours politique et stratégique à l'ère nucléaire a transposé le principe de sûreté, destiné en quelque sorte à assurer la liberté d'action de l'Etat, en celui de crédibilité.

Crédibilité des moyens

La dissuasion nucléaire est une subtile dialectique entre certitude et incertitude du fait qu'elle comporte dans son concept des éléments de nature différente: des têtes nucléaires, des vecteurs, des cibles, une volonté d'utilisation si nécessaire de l'un et une croyance en cette volonté d'utilisation de l'autre.

Cela suppose en premier lieu, une fiabilité des moyens par rapport aux menaces. La croyance en l'existence d'une force nucléaire crédible chez un Etat, exige la reconnaissance par les autres d'une base scientifique, technique et industrielle suffisante. A laquelle s'ajoutent l'expérimentation d'armes d'une puissance significative, et la capacité de disposer d'une chaîne de transmissions très sûres et de développer des systèmes de forte survivabilité, capables de lancer des charges en rapport à l'enjeu du " dissuadeur ".

Montages psychologiques

En deuxième lieu, cela implique des montages psychologiques. La dissuasion nucléaire entraîne une transposition des attitudes mentales, qui doivent passer de la peur à la croyance.

Comme le dit JP CHARNAY " sécuriser son peuple tout en terrifiant matériellement le peuple adverse, que l'on doit cependant sortir de sa terreur pure pour le persuader de notre bonne foi afin de ne pas entrer dans un processus d'escalade ".

La crédibilité du concept repose donc beaucoup sur la personnalité de l'homme d'Etat. La détermination de l'autorité politique suprême, maître de la Bombe, est explicitée par les doctrines officielles et officieuses. La crédibilité du concept relève donc de l'analyse psycho-sociologique du chef qui détient dans une seule main, politique, stratégie et tactique.

Clausewitz annonçait déjà en son temps, l'importance dans les guerres de la force morale et intellectuelle : " Chacun évalue l'adversaire d'après le renom de ses talents, son âge et son expérience "⁽⁸⁾. La crédibilité ne fonctionne que si les chefs antagonistes réagissent de façon rationnelle. Chaque antagoniste devine ce que veut l'autre et donc ce qu'il doit craindre et ce qu'il a le droit d'espérer. En fait, tout s'est passé comme si les dirigeants politiques des Etats nucléaires avaient appris à se connaître progressivement.

Le politique, est bien au coeur de la stratégie de dissuasion. Quant au militaire, il est subordonné à son entendement. Clausewitz l'annonçait déjà avec force dans son oeuvre quand il écrivait : " Subordonner le point de vue militaire au point de vue politique est indispensable. "⁽⁹⁾

Subordination du militaire à l'entendement politique

Aujourd'hui et depuis la mise en oeuvre de la puissance nucléaire, la pensée de Clausewitz prend toute sa signification. Nul ne peut contester le rôle du pouvoir politique dans la préparation, le déroulement et l'issue des crises ou des guerres.

La doctrine de la subordination du militaire à l'entendement politique que l'on peut discerner dans le testament de Clausewitz, devient à l'âge nucléaire nécessaire et, pour tout dire indispensable.

Au niveau supérieur, qui est celui de la direction politique d'un Etat, il n'y a pas de frontière figée entre les domaines politique et militaire. Il y a des interactions dont l'intensité varie selon la gravité de la crise. Autrement dit, l'action militaire ne prend jamais le relais de l'action politique mais continue à y être incluse. Dans une crise impliquant deux puissances nucléaires, les moyens militaires mis en alerte font partie de la stratégie globale des dirigeants politiques qui s'affrontent pour atteindre leurs buts respectifs. La pensée de Clausewitz, " la continuation des relations politiques avec l'appoint d'autres moyens " prend toute sa dimension.

La stratégie de dissuasion : limitation de la guerre

Car il faut bien admettre, qu'aujourd'hui comme hier, la guerre ou plus exactement la menace de guerre, ne peuvent être que la continuation de la politique par d'autres moyens. On pourrait même accentuer le sens de la célèbre formule de Clausewitz : la guerre et la menace de guerre sont devenues le moyen constant de la politique et n'en sont plus la continuation exceptionnelle. Pendant toute la période de la guerre froide, la paix a été un sous-produit d'un état de guerre pouvant éclater à tout moment, à l'image de la crise de Cuba d'octobre 1962, véritable crise nucléaire qui a permis la vérification de la théorie de la dissuasion. Mais finalement; n'est-ce pas de cet excès de politique agressive entre les superpuissances qu'a pu émerger une politique de paix ? Il semble que c'est la politique, et non la technique des armes et les stratégies de la guerre, fusse nucléaire, qui a permis de faire émerger les conditions d'une paix internationale. La stratégie de dissuasion entre deux puissances nucléaires fortes, instrument d'une politique de paix, est donc bien limitation de la guerre.

En somme, la dissuasion entre les superpuissances, qui a prévalu pendant la période de la guerre froide, a transposé certains grands principes fondamentaux de Clausewitz (concentrations des forces, économie des moyens, sûreté de la défense), et inversé celui de l'initiative de l'action.

Après avoir rappelé l'idée générale de la doctrine de la dissuasion du Faible au Fort, on peut s'interroger sur la nécessaire évolution de la stratégie nucléaire après l'effondrement du bloc de l'Est, et sur ce qu'il reste de la pensée de Clausewitz.

DE LA DISSUASION DU FAIBLE AU FORT A CELLE DU FORT AU FAIBLE

LA DISSUASION DU FAIBLE AU FORT

-

Dans la stratégie de dissuasion du Faible au Fort qui a prévalu en France pendant toute la durée de la guerre froide, l'axiome de Clausewitz de la défensive " forme la

plus forte de la guerre " reste valide dans l'absolu. En effet, l'enjeu France est protégé par la dissuasion à un moindre coût que l'enjeu Etats-Unis. Les composantes aérienne et sous-marine suspendent une menace essentiellement anti-cités à l'échelle de l'enjeu France. Notre pays est alors transformé en un sanctuaire ce qui signifie que l'attaque ne franchisse pas nos frontières. Le Fort expose donc un grand nombre de cités tandis que le Faible expose son existence même puisqu'il s'est obligé par avance à s'enlever toute issue de secours. Où se situe alors l'avantage de la défensive si au bout du compte l'anéantissement du Faible est inévitable en cas d'attaque de ses intérêts vitaux ? En fait, l'avantage réside dans l'abstention du Fort de prendre l'initiative de l'attaque face à des représailles insupportables par rapport à l'enjeu.

Il y a donc dans la stratégie de dissuasion du Faible au Fort trois concepts : le non-emploi des armes que l'on maîtrise, l'acceptation de l'affrontement inégal, et celui de la mort. L'arme nucléaire offre donc au Faible sécurité, indépendance et liberté d'action.

Les bouleversements de la fin des années quatre-vingts et en particulier la fin de la guerre froide imposent une réflexion sur la nécessaire évolution des stratégies de dissuasion.

Le face à face des deux blocs armés, puissamment dotés d'armes nucléaires, a disparu. Ainsi, les risques de conflit majeur, la menace d'une guerre absolue se sont estompés. C'est pourquoi, la réduction des arsenaux nucléaires des russes et des américains, débutée en 1972 avec les accords SALT1 et SALT2 puis START, est de plus en plus impérieuse. Cependant, la mise en vigueur de traités de non prolifération et d'accords portant sur la création d'immenses zones dénucléarisées réduisent les marges de manoeuvre des puissances nucléaires.

Si le mode dissuasif perd de sa pertinence, faut-il en déduire pour autant que les armes nucléaires ne jouent plus aucun rôle ? Serions nous vers le retour à la stratégie originelle?

VERS UNE STRATEGIE DE DISSUASION DU FORT AU FAIBLE

vers un équilibre entre stratégie d'action et stratégie de dissuasion

Le monde est entré dans une ère de crises régionales où les grandes puissances jouent un rôle de prévention, de limitation ou de cessation de conflits armés. L'accumulation de puissance destructrice nécessaire pendant la guerre froide évolue vers une augmentation des capacités de destruction par des moyens classiques et des capacités d'intervention.

Un nouvel équilibre tend à s'établir entre la dissuasion et l'action, et les armes classiques sont appelées à jouer désormais un rôle stratégique.

Si la menace de guerre totale n'est plus, celle de la prolifération d'armes de destruction massive et d'engins balistiques est à craindre pour l'avenir, favorisée par le démantèlement de l'arsenal nucléaire russe. Les risques d'une instabilité susceptible d'engendrer des crises plus graves sont à envisager.

Depuis que les relations internationales sont devenues plus incertaines, l'utilisation de la force peut être à nouveau une politique, recourant à " d'autres moyens " comme Clausewitz l'avait écrit. Que les forces armées appuient l'action diplomatique, les interventions humanitaires ou les missions de renforcement de la paix, ce sont des choix rationnels pour les décideurs. Dans beaucoup de régions où le risque d'escalade est minime et où la déstabilisation se répand, la prévention seule ne peut être considérée comme suffisante. L'utilisation de la force semble être alors un choix stratégique convenant à la sauvegarde des différents intérêts de sécurité des grandes puissances.

Alors que les intérêts nationaux " égoïstes " suffisaient à justifier les interventions militaires du temps de Clausewitz, ce sont les répercussions internationales des instabilités régionales qui justifient aujourd'hui l'emploi de la force.

Il s'agit alors de se poser la question du rôle que doit jouer la dissuasion face à des puissances régionales disposant d'arsenaux d'armes nucléaires ou chimiques et bactériologiques.

Vers une dissuasion " tous azimuts " avec d'autres moyens

Il conviendrait peut-être de faire évoluer le vieil adage " le nucléaire ne dissuade que du nucléaire ". En effet, face à un Etat non signataire du traité de non prolifération, qui en menacerait un autre avec des armes de destruction massive, ou qui exercerait sur lui un chantage, la stratégie de dissuasion doit reposer, soit sur une énorme puissance conventionnelle, soit sur une frappe nucléaire. Cependant, aucune des conditions sur lesquelles repose tout modèle actuel de dissuasion nucléaire, basée sur la menace d'une riposte offensive, ne semble satisfaite par le nouvel environnement international. En effet, le fonctionnement logique du jeu de la menace dissuasive implique l'identification certaine de l'adversaire, une information complète de ses objectifs, une connaissance partagée de la rationalité par tous les joueurs.

Aujourd'hui, ces éléments sont remis en cause et démontre l'inadéquation des doctrines de dissuasion reposant sur des menaces offensives à grande échelle et d'une terrible puissance.

Ecarter tout risque de menace ou de chantage nucléaire, chimique ou bactériologique impose une capacité de riposte d'emblée stratégique. Les scénarios envisageables doivent tenir compte de la situation politique et militaire de l'adversaire, de ses points de vulnérabilité, ainsi que des éventuelles contraintes humanitaires du moment.

La riposte sera certainement moins massive que dans les concepts actuels, mais plus sélective et précise que celle envisagée jusqu'ici. Il s'agit donc de pouvoir frapper chez l'adversaire, en neutralisant ses principaux centres de décision politique, économique ou militaire sans déclencher l'holocauste qui hantait le monde pendant la guerre froide.

C'est en somme la fin de la trinité clausewitzienne sur les cibles.

Il faut donc imaginer une évolution des systèmes d'armes nucléaires, qui restent indispensables dans tout nouveau concept de dissuasion. Il convient d'envisager la baisse du niveau de suffisance, l'augmentation des portées et des précisions et une évolution de la nature des charges dont la gamme de puissance doit être adaptée à plusieurs types d'objectifs.

La guerre a radicalement changé de principe de fonctionnement, voire de nature, avec l'avènement des nouveaux moyens de surveillance, de détection, de transmissions et la mise au point d'armes à grande portée et de grande précision. Celui qui dispose de la panoplie d'armes la plus complète possède un avantage décisif sur son adversaire.

Vers une stratégie d'interdiction indirecte

La stratégie d'anéantissement dans l'ère nucléaire de la guerre froide cède la place à une stratégie d'usure. Celle-ci est fondée, non plus sur la destruction totale de l'adversaire, mais sur sa paralysie. Il s'agit de lui ôter sa capacité d'action, par immobilisation de ses forces et neutralisation de ses centres vitaux. En somme, la stratégie d'usure que définissait Clausewitz en son temps se transpose en une stratégie d'interdiction. Cependant, elle n'est réalisable que par celui qui dispose d'une indiscutable supériorité. En stratégie de dissuasion, face à une puissance régionale proliférante, cette stratégie d'interdiction est tout à fait concevable.

Dans ce cas, cette stratégie d'interdiction devient indirecte, car elle opère bien du Fort au Faible, en vue de déséquilibrer ou d'affaiblir l'ennemi avant de lui porter si nécessaire un coup décisif. Un exemple récent illustrant cette thèse est la guerre du Golfe où la puissance régionale, l'Irak, est sortie terriblement affaiblie après les campagnes aéroterrestres des coalisés menés à la victoire par la superpuissance américaine.

La stratégie fondée sur la dissuasion et l'action, devient une stratégie d'interdiction indirecte.

L'enjeu vital, justifiant tous les risques et les sacrifices devient après la guerre froide, " limité ".

Ce sont, en définitive, les conceptions morales, juridiques et politiques qui façonnent aujourd'hui le plus les armées et déterminent la forme des conflits.

Le principe clausewitzien d'anéantissement de l'adversaire n'est plus valide dans toute stratégie moderne, mais celui de la subordination du militaire à l'entendement politique se trouve renforcé.

Un équilibre entre la stratégie d'action et la stratégie de dissuasion apparaît dans le nouvel environnement international. On pouvait le percevoir à la lecture de cette phrase de Clausewitz : " Du terrible glaive de la guerre qu'il faut soulever à deux mains et de toutes ses forces pour frapper s'il le faut un coup et un seul, la politique fait une épée légère et maniable, parfois un simple fleuret, en usant alternativement des coups, des feintes et des parades. "⁽¹⁰⁾

* * * *

* * *

CONCLUSION

La transformation de principes clausewitzien de la guerre en principes de la dissuasion montre qu'à un niveau supérieur, les modes de raisonnement et les attitudes stratégiques sont influencés par les conditions sociales et idéologiques, et les capacités techniques des armements, mais ne sont pas radicalement hétérogènes.

La menace que fait peser l'arme nucléaire et le mécanisme de la dissuasion ont des conséquences importantes sur l'évolution des crises dans le monde. Sous l'égide de la " bombe atomique ", la guerre au lieu de sembler inévitable est devenue si peu

profitable qu'elle a cessé sous sa forme absolue. Apparaissent aujourd'hui des crises régionales, voire des guerres limitées, dans un environnement international totalement bouleversé par la fin de la guerre froide.

La dissuasion nucléaire, facteur de stabilité depuis Yalta, reste pour autant une nécessité compte tenu de l'émergence de nouvelles menaces, notamment celle de la prolifération d'armes de destruction massive.

La guerre classique, dans sa forme Clausewitzienne, sans être totalement morte, tend à disparaître. D'une part parce que les démocraties y répugnent et que, d'autre part, certains pays déstructurés sont incapables de la faire.

* * * *

* * *

NOTES

-

-

-

(1) " De la Guerre " : livre III chapitre XI

(2) " De la Guerre " : livre III chapitre I

(3) " De la Guerre " : livre I chapitre I

(4) " De la Guerre " : livre III chapitre IX

(5) " De la Guerre " : livre I chapitre I

(6) " Introduction à l'étude de la dissuasion " général Beaufre

(7) " De la Guerre " : livre VI chapitre I

(8) " De la Guerre " : livre III chapitre II

(9) " De la Guerre " : livre VIII chapitre VI

(10) " De la Guerre " : livre VIII chapitre VI